

semble du système des ouvrages, qui couvraient Lisbonne, et qui comprenaient en outre une seconde et une troisième ligne de fortifications. Si l'armée, qui avait pris position derrière la première ligne, venait à la perdre, elle devait se replier derrière la seconde ligne, qui était plus rapprochée de la capitale et la couvrait encore. Si cette seconde ligne venait à être également forcée par l'ennemi, la troisième ligne formée autour de la forteresse de St. Julien, qui défend l'entrée du port, servirait à couvrir l'embarquement de l'armée anglo-portugaise et à faciliter la sortie de tous les vaisseaux du port de Lisbonne. Le nombre des canons placés en batterie était immense : on en avait pris un grand nombre des bâtimens de guerre pour les batteries fixes. L'armée anglo-portugaise qui se posta derrière la première ligne, renforcée par les milices et volontaires de Lisbonne, surpassait de beaucoup cent mille hommes. Le Tage était, outre cela, couvert d'environ 500 bâtimens de guerre de diverses grandeurs, la plupart Anglais, qui prenaient en flanc les lignes; les bâtimens légers remontaient le fleuve au-dessus des positions occupées par les troupes françaises. Masséna et les autres généraux français, après avoir reconnu les lignes, estimèrent qu'il était impossible de les forcer. Cependant on assure non sans fondement, que les travaux n'étaient pas terminés sur quelques points des lignes, et que l'armée française, dans les premiers jours, aurait pu parvenir à y pénétrer. Lord Wellington entra dans les lignes le 3 octobre 1810 et n'en sortit que le 15 Novembre suivant, lorsqu'un corps de l'armée française, qui l'observait, se retira sur Santarem, ville sur le Tage, distante d'environ 50 milles de Lisbonne.

D'après cette description, il paraîtrait que l'établissement de ces lignes devait être considéré comme la dernière ressource du Portugal; mais lord Wellington

l'adopta sous un tout autre point de vue. A peine a-t-il vu la reddition de la place frontière d'Almeida, qu'il a sur-le-champ fait connaître sa résolution de se retirer sur les lignes de Torres-Vedras et a requis le gouvernement de Lisbonne d'expédier les ordres nécessaires pour détruire tous les moyens de subsistance dans les deux provinces de Beira et d'Estramadure que l'armée anglo-portugaise était sur le point d'abandonner jusqu'à Torres-Vedras et Alhandra. Ce général n'a pas tenté, le moins du monde, de défendre la province de Beira, laquelle offre à chaque pas des positions militaires presque inexpugnables; et l'unique changement qu'il fit à son plan, en faisant un mouvement par son flanc gauche et attendant les Français à Bussaco, n'eut d'autre objet que de sauver les magasins qu'il avait à Coimbra. Quelques personnes croient qu'il s'était flatté que Masséna prendrait sa retraite précipitée des frontières jusqu'à Torres-Vedras pour un indice certain du projet de s'embarquer à Lisbonne, comme sir J. Moore avait fait deux ans auparavant à la Corogne; que Masséna, trompé par cette fausse apparence, aurait fait peu de cas de ces lignes et que tentant de les forcer, il y perdrait la plus grande partie de son armée, dont les faibles restes ne seraient pas en état d'effectuer une longue retraite, à cause de la dévastation des provinces. Il est hors de doute que Masséna s'est fait illusion jusqu'à un certain point, puisqu'il méprisa le conseil de quelques-uns de ses meilleurs généraux (du maréchal Ney entr'autres), lesquels ayant appris quelque chose des lignes, opinèrent qu'il fallait s'établir à Beira et dans les provinces du nord du Douro et y attendre des renforts. Mais, comme l'on a déjà dit, la reconnaissance générale des lignes a fait changer d'opinion à Masséna; et c'est ainsi qu'aucun des deux généraux ennemis n'atteignit l'objet qu'il s'était proposé. Il peut se faire que d'autres motifs encore aient induit lord Wel-

ington à ne pas se départir de son premier plan des lignes, puisqu'il a toujours soutenu que tout autre plan qu'il aurait adopté alors lui aurait coûté l'armée anglaise. Peut-être n'avait-il pas de la cavalerie en nombre suffisant pour opposer à la cavalerie française : peut-être aussi son gouvernement avait fait, comme tous les autres gouvernements font souvent, c'est-à-dire, que pour une petite économie, ils perdent un grand objet. Le transport de chevaux par mer est fort coûteux, et un grand nombre en périssait; le Portugal manquait de chevaux, et les Portugais avaient peu de cavalerie; quelques-uns de leurs régimens n'avaient que des jumens, ce qui détruit de plus en plus l'espèce. Lord Wellington n'avait pas vraisemblablement, à cette époque, la confiance entière, qu'il eut par la suite dans les troupes portugaises. Cependant, dans le rapport officiel de la bataille de Bussaco, qui eut lieu le 27 septembre 1810, il parle avec une grande estime des troupes portugaises : « On voit, dit-il, que le temps employé à les » discipliner ne fut pas perdu, car elles sont à jamais » la base la plus solide des espérances qui restent de sou- » tenir la Péninsule; » espèce de prophétie que les Français n'ont vu que trop accomplie à leur préjudice. Le fait est que la conduite des troupes portugaises fut telle dans cette affaire, et qu'elle étonna tellement les Français, qu'après la bataille, les prisonniers, et nommément le général Simon, ont dit aux Anglais qu'ils s'étaient servis d'un excellent stratagème en habillant les soldats anglais avec des uniformes portugais. Les Français, ajoutant foi aux rapports de quelques traîtres, s'étaient flattés que les troupes portugaises de nouvelle levée et mal intentionnées ne se seraient point battues (1).

---

(1) Il paraîtrait que les Portugais qui se trouvaient au quartier-général français et les généraux français qui avaient été de l'expédition du général Junot en 1807 et 1808, notamment le général Loison, ont dit au

Quoiqu'il en soit de l'année 1810, le fait est que depuis 1811, c'est-à-dire, depuis la retraite de Masséna, lord Wellington témoigna toujours avoir une entière confiance dans les moyens qu'avait l'armée anglo-portugaise pour défendre le Portugal; tellement qu'il ne s'est jamais éloigné des frontières, quoique les Français lui eussent présenté des armées formidables; au contraire, il est allé quelquefois les chercher en Espagne et les a vaincus à Ciudad-Rodrigo, à Badajoz, à Albuera, à Salamanca, etc. Mais les Français n'ont plus osé envahir le Portugal que partiellement, et dans les provinces où lord Wellington ne se trouvait pas, comme a fait Marmont en entrant dans la province de Beira, lorsque lord Wellington s'était posté en Alemtejo.

Mais enfin quel jugement devons-nous porter de la sagesse du plan des lignes de Torres-Vedras? Qu'en doivent penser les militaires? Quel fruit en doit retirer l'homme d'État? Pourra-t-il se présenter encore une chance telle, que pour sauver le Portugal, cent mille braves soient contraints à s'enfermer dans ces lignes? Non jamais. Il serait bien inhabile le général qui, à la tête de telles forces, aidé de toute la population, ne saurait pas se maintenir en

---

maréchal Masséna précisément le contraire de ce que l'estimable auteur insinue dans ce passage, trompé sans doute par des informations inexactes. D'ailleurs le maréchal qui avait été à la bataille de Wagram, où il venait de voir le courage, remarquable même dans l'armée française, déployé par l'infanterie portugaise, qui faisait partie du corps de M. le maréchal Oudinot, aurait méprisé une si absurde suggestion contre leurs compatriotes, si elle eût eu lieu; aussi ne s'est-il pas décidé à l'attaque de la position ennemie, dans la persuasion que les troupes portugaises ne se battraient pas, mais parce qu'il se confiait justement dans la supériorité incontestable des troupes françaises et parce qu'il ignorait que les corps des généraux Hill et Leith eussent rejoint lord Wellington la veille. Voyez pour la bataille de Bussaco les réflexions de M. Guingret, pag. 48, j. 81, et *Account of the war in Spain, by J. T. Jones*, pag. 120 et suivantes.

(Note du traducteur.)

possession de tout le pays situé entre le Douro et le Tage et jouir de tous les avantages du port de Lisbonne.

Mais soyons justes : y aura-t-il jamais une révolution semblable à la révolution française , une mistification aussi complète de tous les gouvernemens , dont même ceux populaires n'ont pû être exempts ? Existera-t-il encore une armée que toutes les autres croyent invincible à attaquer de front ? D'un autre côté , l'Espagne et le Portugal ne seront plus gouvernés par ces principes qui ont réduit ces deux royaumes à cet état déplorable dans lequel ils se trouvèrent au commencement de ce siècle ! Ce n'est donc pas à lord Wellington qu'on doit demander raison du mérite de son plan , mais à ceux dont les longues fautes , pour ne pas les qualifier autrement , ont amené les choses au point où cet illustre général ait jugé que ce plan fût l'unique et indispensable mesure à prendre pour pouvoir opérer le salut du Portugal et de la Péninsule.

---

NOTE 11, PAGE 40.

---

*De l'illusion qu'on se fait sur la guerre de la Péninsule.*

Que l'auteur de cette histoire se flatte qu'on voudra bien lui passer l'excuse de l'ignorance des faits , et qu'il pense qu'on pourra lui demander les preuves de la nécessité qui l'ont obligé à écrire avec tant de précipitation , c'est une chose croyable ; mais ce qui passerait toutes les bornes de la crédulité , si nous n'en étions pas témoins chaque jour , c'est l'absence de sagacité de ceux qui parlent et écrivent , comme notre auteur , sans pouvoir comme lui alléguer l'ignorance des événemens.

Les Espagnols , par exemple , se font là-dessus parfaitement illusion. L'honneur qu'ils ont acquis par la première insurrection et par les événemens de Saragosse , de

Cadix et de Baylen, en 1808, est pour eux un motif de gloire et d'orgueil pour les six années suivantes, oubliant ou ne faisant pas mention des événemens qui eurent lieu à la fin de la même année et dans celles de 1809, 1810, 1811 et 1812, jusqu'à la bataille de Salamanque. Au lieu de reconnaître que le souffle de vie qui pendant ce long intervalle restait encore à leur gouvernement et aux Cortès renfermés à Cadix, est dû à la garnison anglaise et portugaise qui empêcha les Français de s'en rendre maîtres, ils blâmaient dans ce temps-là les Anglais de ne pas pouvoir chasser les Français de la pointe dite de *Trocadero*, d'où Soult faisait bombarder Cadix. Avec une dose plus forte de sagacité et de gratitude intimement réunies, les Espagnols auraient trouvé leur profit en rendant justice aux deux nations, qui, sans épargner leur sang le plus précieux, sauvèrent l'Espagne et empêchèrent par là que la gloire qu'elle avait acquise ne fut ensevelie dans l'oubli, ou ne fut seulement rapellée par les Français, dans les temps à venir, que pour exalter encore leur mérite d'avoir surmonté cette difficulté.

A l'exception du Royaume de Galice, que Soult laissa livré à l'anarchie, pour courir prendre en flanc lord Wellington à Talavera; à l'exception encore de Valence, à laquelle les Français n'ont pas pensé pendant quelque temps, et où le général Blake, qui y avait conduit par mer vingt et quelques mille hommes, capitula peu de temps après; les Français ne rencontrèrent de résistance qu'en Catalogne, et encore une très-faible, parce qu'ils furent toujours maîtres de Barcelone. Les troupes du marquis de la Romana furent conduites, après sa mort, par le général Mendizabal vers Badajoz; mais elles furent sur le champ dissipées par les Français, qui assiégeaient cette place, circonstance, qui servit de prétexte au gouverneur pour capituler, sans attendre le secours,

que lui promettait lord Wellington , déjà libre de l'invasion de Masséna. Cependant Ciudad-Rodrigo et Badajoz ont coûté , chacune pour sa part , deux ou trois sièges , et chacune un terrible et sanglant assaut. Lord Wellington , qui connaissait l'importance de ces deux places et qui ne se fiait pas trop à la science des ingénieurs anglais , se décida à les emporter au prix du sang seulement anglais et portugais.

On ne peut donc pas faire le récit des actions brillantes des Anglais et des Portugais , sans en entreprendre l'histoire entière , parcequ'elles furent si fréquentes , qu'elles n'ont pas été toutes mentionnées dans les rapports officiels de lord Wellington ; et les plaintes contre ce silence formées par plusieurs officiers distingués , forment le plus bel éloge de cette armée , où le nombre de ceux , qui se sont distingués , fut presque toujours égal aux occasions , qui se présentèrent à chacun. Il paraissait que les Portugais voulussent convaincre les Anglais combien avaient été ridicules leurs anciens préjugés , et que les Anglais craignissent d'être surpassés en bravoure. D'après cette noble émulation individuelle , on peut bien dire qu'un grand capitaine , comme lord Wellington , ne pouvait pas manquer d'obtenir des succès merveilleux ; car les soldats , quoiqu'ils fassent , ne doivent jamais oublier , que toute la gloire qu'ils obtiennent , est due à l'habileté de leur chef : Jules César a bien fait entendre cette vérité à ses soldats. « *An vos*  
« *ulla putatis momenta dedisse mihi ?* »

Les Anglais n'ont commencé à se faire une idée juste de la bravoure surprenante des Portugais , qu'après la bataille de Bussaco. Pendant la marche sur les lignes , et à la retraite de Masséna , leur étonnement se mani-

festait dans leurs rapports. Quelques expressions et quelques faits méritent d'être rapportés. Les Anglais écrivaient à l'époque,

» The Portuguese troops , two days without bread ,  
 » beat us in the march , and fight the ennemy to admi-  
 » ration. »

« The Portuguese troops are always eager to engage  
 » and invariably behave with enthusiastic bravery. »

C'est à dire , « les troupes portugaises sont impatientes d'entrer dans l'action et y déploient invariablement une bravoure , qui paraît de l'enthousiasme.

» Les Portugais , deux jours sans pain , marchent plus vite que nous , et se battent à merveille. »

Un corps allemand à la solde de l'Angleterre eut ordre de retarder le mouvement des Français , qui les poussaient trop vivement. Ce corps attaqua , mais fut vertement reçu par les Français ; les Allemands prirent la fuite en grand désordre sur la seconde ligne des Portugais , qui étaient en position pour les soutenir. Les Portugais ; comme par instinct et sans commandement , ouvrirent leurs files pour laisser passer les fuyards , et pour n'être pas mis en confusion. Aussitôt après que ceux-ci furent passés sur leurs derrières , ils se réunirent et guidés par le même instinct et sans commandement , ils crient unanimement : « Maintenant à la bayonnette » et empoignant l'arme blanche , ils mirent en fuite les Français victorieux.

A l'assaut de Ciudad-Rodrigo , le général Pack , qui commandait une brigade portugaise , devait faire une fausse attaque. L'impétuosité des Portugais fit plus , ils entrèrent dans la place et décidèrent l'action.

Trois divisions de Portugais et d'Anglais donnaient l'assaut aux trois brèches pratiquées dans les murs de Bajoz; les approches étaient défendues par différens moyens et principalement par le général Philippon avec toute la bravoure française. Les trois divisions après une perte immense soufferte dans leurs attaques multipliées, recevaient l'ordre de battre en retraite, quand lord Wellington fut informé qu'un seul bataillon portugais avait pris le fort de les *Pardiglieras*, et que le général Picton avec une autre division de Portugais et d'Anglais avait escaladé les murailles de la citadelle, et était déjà entré dans la place par un côté où il n'y avait pas de brèche.

On donne l'assaut à St. Sébastien et on ne peut pas vaincre la brave résistance des Français. On en donne un second, et il paraît que la même cause le fera encore manquer une autre fois. Tous les régimens portugais employés à l'assaut crient qu'ils veulent passer à gué le bras de la rivière ( ou plutôt son embouchure dans la mer ) qui défend d'un autre côté cette forte place. Cette permission leur est donnée, les Portugais passent joyeusement, lèvent les armes sur la tête, ayant l'eau jusqu'au col, montent à l'assaut par la brèche, et s'emparent de la place.

On n'en a pas trop dit, mais cependant assez pour convaincre le lecteur, que le public a le droit d'exiger une histoire de cette guerre fort différente de celle que nous avons sous les yeux.

---

NOTE 12, PAGE 42.

---

*Des nouvelles armées de la régence de Cadix et des troupes espagnoles, qui se sont jointes à l'armée anglo-portugaise en 1813.*

Il paraît que ceux qui ont eu le plus d'influence dans les divers gouvernemens populaires de l'Espagne avaient

beaucoup étudié les méthodes révolutionnaires françaises ; la preuve en est leur constante pratique de donner des numéros aux armées, qu'ils formaient. En conséquence, les numéros 1, 2, 3, 4, jusqu'à 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> armée (1) ont existé de tous temps et furent même conservés après leur défaite à la bataille d'Ocagna en 1809. Le numéro a survécu à la réalité. Mais après la bataille de Salamanque donnée le 22 juillet 1812, une grande partie de l'Espagne se trouva libre pendant quelques mois, le blocus de Cadix fut levé par le maréchal Soult, qui se mit en mouvement, comme on l'a déjà dit, pour se joindre aux autres armées françaises. La régence profita avec tout le zèle possible de ce moment de liberté pour former de nouvelles armées. Les forces françaises alors réunies contraignirent, il est vrai, lord Wellington à lever le siège de Burgos, à abandonner Madrid et toute l'Espagne et à se retirer en Portugal, mais la vaste étendue du territoire espagnol permit à ces nouvelles armées de se maintenir en changeant de position et en évitant de se compromettre dorénavant avec les Français.

Vers ce temps-là arriva la catastrophe des Français en Russie. Napoléon rappella un grand nombre de troupes et d'officiers d'Espagne pour former la nouvelle et formidable armée, qui parut subitement sur l'Elbe, et lord Wellington forma de son côté le plan de la célèbre campagne de 1813. Il fut en personne à Cadix pour se concerter avec ce gouvernement et fixer le nombre de troupes espagnoles, qu'il pourrait réunir sous ses ordres, ayant été après la bataille de Salamanque nommé pour la première fois *généralissime des troupes espagnoles*.

---

(1) La première régence de Cadix porta un décret sous la date du 16 décembre 1810, par lequel l'Espagne serait divisée en six divisions militaires, et l'on formerait une armée par division.

On n'a pas trouvé malheureusement dans aucune collection des pièces officielles, qui existent en Italie, aucun état du nombre des nouvelles armées formées par la régence de Cadix en 1812 et 1813.

Si nous ajoutons foi aux lettres publiées à St. Jacques de Galice le 4 mai 1813, le total des troupes, qui y est annoncé, n'a pas été moindre de 50 mille hommes. Le secrétaire de la guerre espagnol a dit dans la séance des Cortès du 4 mars 1813, que l'armée espagnole consistait en 155,600 hommes d'infanterie, 21,700 hommes de cavalerie, en partie démontée, 3242 hommes d'artillerie à pied, 1212 d'artillerie à cheval, 2392 sapeurs.

Ce calcul relevé rappellè l'*aperçu officiel*, qu'une grande puissance du continent donna de la force, que son armée devait avoir à l'ouverture de la campagne prochaine, en affirmant qu'elle serait de 166,669 hommes; ne voulant pas permettre qu'on doutât d'une seule unité. Mais quand l'armée dut commencer les opérations militaires, il se trouva qu'elle ne montait pas à plus de 50 mille hommes. Cependant on ne devrait pas faire des objections sur le nombre, car la difficulté n'était pas de trouver des recrues chez une nation mise toute sans dessus dessous, comme l'était alors la nation espagnole; mais il convient de réduire ce nombre à celui, que lord Wellington jugea en état d'agir sous lui. Dans sa lettre écrite de Huarte le 2 juillet 1813 au ministre de la guerre espagnol, concernant le général Castanos, lord Wellington dit « que la situation de la 4<sup>e</sup> » armée, avant l'ouverture de la campagne, était telle, » faute de moyens et de discipline, qu'il n'a voulu gar- » der que deux divisions de l'armée de Galice comman- » dées par le général Giron ». La division du général Morillo a rejoint l'armée anglo-portugaise, quand elle

s'est mise en mouvement des frontières du Portugal. L'armée dite réserve d'Andalousie, ou formant le corps du général comte d'Abisbal (général O'Donnell) a fait sa jonction après la bataille de Vittoria, étant restée en arrière, employée à réduire le fort de Pancorvo. Longa, Julien, Sanchez et Mina étaient les chefs des Guérillas; et celles-ci, sous le point de vue d'utilité, n'étaient pas les moins efficaces des troupes espagnoles. Mais quoique nous ne puissions pas trouver un état de la force disponible de toutes ces troupes, nous voyons avec plaisir qu'elles furent employées à l'avantage de la cause générale. La division du général Morillo a mérité plus d'une fois les éloges de lord Wellington, ainsi que celles de Longa et du général Giron; ce qui est une preuve certaine que si les préjugés espagnols ne s'y étaient pas opposés dès le commencement jusqu'à la fin de la guerre, la discipline se serait établie, et l'Espagne aurait aujourd'hui une belle armée. Unis aux troupes anglaises et portugaises et soutenus par elles, les soldats espagnols se sont non-seulement comportés mieux dans cette dernière campagne, mais ils ont mérité des éloges particuliers, comme il est arrivé lors du passage de la Bidassoa, que les Français effectuèrent le 31 août pour secourir la place de St. Sébastien. Lord Wellington dit dans sa dépêche du 2 septembre 1813, qu'il avait placé une division anglaise à chaque flanc des Espagnols; mais que ceux-ci ont eux-mêmes repoussé l'ennemi, sans qu'il fût nécessaire de faire avancer les Anglais. Une telle différence dans la conduite des troupes ne doit pas paraître surprenante, puisqu'on en a remarqué une semblable chez des troupes d'autres nations, qui n'ont point autant de droits que la nation espagnole à la réputation d'être belliqueuses.

Le malheur donc de la Péninsule ou de l'Espagne en particulier, est que tous les chefs des troupes espagnoles se soient fait parfaitement illusion sur leur capacité militaire; ou plutôt qu'ils aient cru améliorer la disposition des soldats en leur faisant entendre dans leurs proclamations ce qui n'existait pas. Nous choisirons pour servir d'exemple, parmi tant d'autres, la proclamation du général Giron, en date d'Elisondo du 23 novembre 1813.

« Soldats! vous venez de terminer heureusement la  
 » sixième campagne de notre guerre nationale, en fai-  
 » sant partie de l'armée alliée commandée en personne  
 » par l'illustre général en chef, le duc de Ciudad-Rodrigo.  
 » Vous vous-êtes couronnés d'immortels lauriers..... Cinq  
 » batailles gagnées, un grand nombre de combats, *trois*  
 » *places du premier ordre prises*, plus de 650 canons,  
 » différens aigles et drapeaux pris, quatre-vingt-dix  
 » mille hommes tués ou prisonniers, cent lieues de  
 » territoire conquises; les Pyrenées franchies; la guerre  
 » portée sur le territoire ennemi; l'opinion de l'armée  
 » française détruite; leurs meilleurs généraux constam-  
 » ment battus et la liberté de l'Espagne assurée à jamais....»

Le reste de la proclamation est écrit dans le même style. On a remarqué d'ailleurs dans toutes les proclamations qui ont paru, soit des Juntas provinciales, soit de la régence, des généraux et des rédacteurs des journaux, une grande prétention à l'éloquence du genre figuré : en voici un passage curieux. Le journal (Diario) de Madrid, du jour que le roi Joseph évacua cette ville à l'approche de l'armée anglo-portugaise, après la bataille de Salamanque, s'exprime ainsi :

« Je te salue, astre lumineux, centre de la lumière,  
 » père de la vie, créateur de la journée la plus heu-

» reuse, que la capitale opprimée des Espagnes ait ja-  
 » mais vue ; je te salue, jour heureux et bienfaisant ,  
 » dans lequel , après avoir rompu les chaînes de la  
 » tyrannie , les Madrilenses ont respiré le souffle suave  
 » de la liberté..... Madrid était courbée et liée avec de  
 » lourdes chaînes, qui tombèrent, rompues le 10 août 1812  
 » par les efforts de l'immortel Wellington et des autres  
 » guerriers espagnols , etc. , etc. »

On ne peut pas suffisamment admirer l'artifice ora-  
 toire de ces morceaux d'éloquence. Le peuple lorsqu'il  
 entendait désigner lord Wellington seulement comme  
 général en chef des armées espagnoles , était fondé à  
 croire que celles-ci avaient fait tous ces miracles ; la  
 restriction mentale n'était que juste depuis que le gou-  
 vernement espagnol s'était enfin décidé à donner à lord  
 Wellington le commandement des troupes espagnoles.  
 Qui pourra jamais assez louer cette manière de parler ,  
 que Madrid se voit délivrée par les efforts de l'immor-  
 tel Wellington et *des autres guerriers espagnols* ? Effec-  
 tivement quelques Espagnols sous les ordres de D. Charles  
 d'Espagne accompagnèrent , comme on l'a dit , l'armée  
 anglo-portugaise à Madrid.

---

NOTE 13 , PAG. 43.

---

*Des difficultés de discipliner les troupes espagnoles.*

L'objet de cet écrit , comme on l'a déjà dit plu-  
 sieurs fois , n'est pas de ravir à aucune des trois nations  
 les lauriers qui leur appartiennent de droit ; mais de  
 rendre hommage à la vérité , et d'empêcher par là à  
 l'avenir que quelque nation que ce soit , qui pourrait  
 se trouver placée dans de pareilles circonstances , ne